

à la montagne, une réponse aux agitations de mon âme. Puis je me comparais au pilote, qui, avant de s'adresser à un ange pour le prier d'être son soutien dans la vie, s'était rendu digne de ce bonheur par une conduite honorable et un travail constant. Et alors je me rappelais ma conversation avec mon oncle, et les paroles si simples, mais en même temps si vraies et si touchantes qu'il m'avait adressées. Pouvais-je payer de la plus monstrueuse ingratitude les bienfaits inestimables dont il m'avait comblé; pouvais-je, sans noirceur, souiller, ne fût-ce que par la pensée, les cheveux blancs de l'homme vénérable qui avait été mon second père?

Fuyons donc, m'écriai-je, ah! fuyons loin de ces lieux dont la vue est pour moi un tourment. C'est ici que se dissipent pour jamais les illusions de mon enfance. Elles ne reviendront plus, les heures délicieuses que j'aimais à passer sur ces rochers, plongé dans mes profondes mélancolies. Ce sentier, c'est moi qui l'ai frayé sur les herbes de la colline. J'ai vu d'ici les efforts que faisaient les pauvres pêcheurs pour ne pas frustrer, en revenant à la plage, les espérances, de leurs familles. Combien de fois la lune ne m'a-t-elle pas surpris à cet endroit, flottant entre le sommeil et la veille et m'abandonnant à mes vagues tristesses! Ces pins qui maintenant refusent presque de me livrer passage, je les ai vus naître: un jour, quand ils pourront me prêter leur ombrage, je serai loin, trop loin pour en jouir. Mais un autre en profitera, et du moins ils serviront à quelque chose. Et moi, hélas! à qui serais-je utile dans la vie? Ici j'avais coutume de reposer sur les gazons ma tête fatiguée. Là, je m'en souviens, je fus surpris par une tempête; je vis les nuages s'attirer de divers points de l'horizon et s'amonceler au-dessus de ma tête, comme pour m'effrayer par les grondements redoutables qui s'échappaient de leurs flancs; mais, ravi dans la contemplation de cette scène grandiose, je restai immobile, et j'eus le plaisir de les voir se déchirer et se disperser en mille éclats par la violence même de leur lutte. Ah! qui me rendra le calme des moments délicieux que je passai en cet autre lieu! C'est ici que j'ai tant pensé à elle, aux embûches que je voulais lui offrir, au sens de ceux qu'elle m'avait elle-même offerts, et surtout à la transformation que je voyais s'opérer graduellement dans sa personne. Qui donc la rendait de jour en jour plus belle? Qui donnait à sa taille ces gracieux contours, à ses joues leurs teintes de rose, à ses yeux ce regard si tendre, à sa voix cette douceur ineffable qui avait tant d'empire sur mon âme? C'en est fait, je ne l'entendrai plus! Et quand je serai abreuvé de toute l'amertume de mes chagrins, quand tous les instants de ma vie seront empoisonnés par de douloureux souvenirs, en vain demanderais-je aux brises matinées d'apporter jusqu'à moi ces accents qui me furent si chers. Oh! heureux qui pourra les recueillir!

Noyé dans ces sentiments et ces pensées, je m'étais assis entre deux jeunes arbres qui me cachaient presque entièrement, quand il me sembla entendre à quelque distance cette voix mélodieuse après laquelle soupirait mon cœur. Je me demandai d'abord si ce n'était pas une illusion, et si la puissance de mes désirs n'avait pas seule fait vibrer de nouveau à mon oreille des échos depuis longtemps assoupis. J'écoutai avec attention, et je distinguai un bruit qui s'approchait. Au même instant j'entendis la voix d'Adèle qui disait:

—Je l'ai aperçu de l'ermitage près de ce bois de pins; il n'avait pas beaucoup d'avance sur nous.

—Sais-tu, dit une autre voix que je reconnus pour celle de ma tante, que je suis harassée d'avoir franchi tous ces ravins? Il faut convenir que Manuel a des goûts bien extraordinaires.

—En tous cas, il ne peut être très-loin maintenant, reprit Adèle; car le gardien de Saint-Telme nous a dit l'avoir vu s'arrêter au pied de cette colline.

—Eh bien! dit ma tante, appelle-le, ou cherche-le, mais hâte-toi. Quant à moi, je n'irai pas plus loin et je vais m'asseoir.

—Puis qu'il faut absolument que vous vous reposiez quelques minutes, dit Adèle, faites-le ici, dans ce lieu découvert et sur ces gazons. Laissez-moi d'abord étendre ce mouchoir. Maintenant, mère, asseyez-vous, mais ne vous endormez pas, et si j'appelle, répondez-moi. Je vais monter sur la colline: si je ne l'aperçois pas, je l'appellerai; en un moment je vous rejoins.

—Va donc bien vite, car il faut que nous soyons à la maison avant que ton père, ton oncle et le pilote soient de retour de leur promenade.

—Je reviens à l'instant, répondit Adèle.

Aussitôt j'entendis le bruit des branches qu'elle écartait en gravissant cette pente sur laquelle sa mère aurait en vain essayé de la suivre. A peine pouvais-je me contenir en voyant qu'elle se mettait ainsi à ma recherche. Je fus d'abord tenté de m'élaner à sa rencontre; mais pensant bientôt que je devais le lendemain me séparer d'elle pour toujours, il me parut que c'eût été augmenter l'amertume de mes souvenirs que d'y ajouter celui de quelques moments de plus passés dans de ravissantes illusions. Laissons donc retomber ma tête sur ma poitrine, je demeurai immobile et plongé dans la rêverie. Quelques paroles sympathiques de plus ou de moins, prononcées à mon oreille, me dis-je, me débarrasseront-elles du poids de mon infortune? Non! je ne veux donc ni la voir ni l'entendre: qu'elle reste ici avec sa candeur et ses grâces innocentes, puisque je suis destiné à respirer un autre air que le sien, et à contempler d'autres fleurs que celles qui lui donnent leurs parfums.

En ce moment je n'entendis plus rien. Il s'éleva un vent frais, que j'avais appelé de tous mes vœux et qui me fit très-grand bien. Je lui présentai à découvert mon front brûlant. Et tandis qu'il passait en rendant des sons plaintifs et en faisant voltiger mes cheveux sur ma tête, il me semblait que le monde n'existait plus pour moi: tout mon être était plongé dans une sorte de ravissement, comme si ce léger souffle eût emporté, à mesure qu'elles se formaient, les émanations fugitives de mes pensées et de mes douleurs.

Je ne sais combien de temps je demeurai ainsi, car, me lassant enfin de contempler une mer sans vagues et un

ciel sans nuages, je fermai mes paupières pour n'être plus attentif qu'aux harmonies des brises. Celles-ci apportaient de temps en temps à mon oreille comme un vague murmure de feuilles et de branches froissées, ou le choc à peine perceptible d'une pierre qui roulait sur la pente et allait tomber dans la mer. Par moments, l'air semblait imiter autour de moi, tantôt un bruit de pas légers, tantôt les échos d'une voix connue, tantôt même l'agitation des plis d'un vêtement. Habitué que j'étais à me complaire dans ces jeux fantastiques des vents, je savourais en silence la tendre mélancolie qu'ils faisaient naître dans mon âme. A la fin je laissai aller ma tête contre une branche d'arbre.

Ce mouvement ébranla sans doute quelque autre branche voisine, ou peut-être ma nouvelle position fit arriver plus distinctement les sons à mon oreille, car, dès cet instant, il me sembla que tout s'agitait autour de moi, que les arbustes étaient poussés les uns contre les autres, puis se séparaient et se rapprochaient violemment, et je crus même entendre une sorte de soupir profond et comprimé. Alors tout redevenait calme; seulement je sentis comme une feuille tendre, très-lisse et humectée d'une douce rosée, se poser sur mon front. Sa fraîcheur me parut extrêmement suave, et je ne voulus pas d'abord y toucher; mais bientôt, craignant que le vent ne vint à la soulever et à l'écartier, j'y portai vivement la main.

Je retirai cette main en frémissant, car ce que j'avais touché n'était point une feuille, et j'allais pousser un cri et me lever, quand, en ouvrant les yeux, j'aperçus tout à coup Adèle à côté de moi. L'effroi se peignait sur son visage, tandis qu'elle s'éloignait de mon front sa main que j'avais repoussée avec une sorte d'horreur; mais je vis bientôt cette première impression s'effacer et faire place à une animation née du plus vif intérêt, à mesure que se dissipait aussi la frayeur qu'elle avait dû lire dans mes premiers regards. Elle était là près de moi, plus gracieuse que je ne l'avais jamais vue, plus belle en sa mélancolie, plus animée par la fatigue même, et plus attirante au milieu de la solitude qui nous entourait. Derrière nous et de chaque côté de nous le voile des feuillages; sur nos têtes la tente azurée du ciel, et à nos pieds, jusqu'où pouvait s'étendre la vue, le vert tapis d'une mer tranquille. De quels charmes Adèle ne me semblait-elle pas embellie! avec quelle complaisance me devais-je pas reposer mes yeux sur elle, quand j'étais convaincu que ces regards étaient les derniers qu'il me serait donné de lui adresser!

Mon attention prolongée, le lieu, notre silence, l'alarmèrent sans doute, car tout à coup elle baissa les yeux avec une expression de crainte, et il me sembla qu'elle faisait un mouvement pour s'éloigner.

—Que fais-tu ici? me dit-elle à demi-voix, viens vite avec nous.

—Nous ne nous reverrons plus, Adèle, lui répondis-je d'un ton plus bas encore, en prenant sa main que j'avais peu auparavant repoussée.

—Nous te cherchions, ajouta-t-elle en s'efforçant doucement de dégager sa main.

—C'est ici le dernier instant de mon bonheur, continuai-je comme si je me fusse parlé à moi-même.

—Dis-moi donc si tu es éveillé, reprit-elle, et ne m'effraie pas en me regardant ainsi.

—Adèle, lui dis-je, demain, à cette même heure, je serai bien loin de toi.

—Laisse-moi, Manuel, et allons-nous-en, car ma mère nous attend.

En disant cela elle fit un effort et parvint à retirer sa main; mais dans ce mouvement un de ses pieds ayant glissé sur l'herbe humide, elle chancela un instant au bord du précipice, et elle allait rouler sur sa pente, si je ne l'eusse rapidement saisie par le bras, ce qui fut cause que nous tombâmes tous deux à la fois. L'idée du danger qu'elle venait de courir, la fièvre qui me consumait et le voisinage de cette beauté admirable, firent que je m'oubliai au point d'imprimer mes lèvres sur mon front candide. Dois-je rappeler ici qu'avant d'appartenir au cloître, j'ai respiré l'air du monde? Adèle se releva précipitamment, comme si elle eût senti le contact d'une flamme.

—Mère, s'écria-t-elle d'une voix pénétrante et qui semblait implorer du secours.

Je restai immobile, en proie à un trouble profond. Mon délire venait d'arriver à son comble, et rentrant tout à coup en moi-même à la vue de la terreur qui était empreinte sur le visage d'Adèle, je la laissai aller tremblant et couvert de honte.

Nous entendîmes alors la voix de ma tante:

—Adèle, Adèle, qu'y a-t-il? où es-tu?

—Ce n'est rien, mère, j'ai glissé, répondit Adèle.

Mais elle ajouta ensuite à voix basse en s'adressant à moi et en me regardant d'un air indigné:

—Maintenant, Manuel, je ne t'aime plus.

Et je la vis s'éloigner. Mais bientôt, ayant sans doute pitié de mon égarement et ne voulant pas m'abandonner à moi-même dans cette solitude, elle se retourna de mon côté en criant:

—Venez, mère, le voici, je l'ai trouvé.

—Où êtes-vous donc, que je ne vous vois pas? dit ma tante en se rapprochant.

—A droite, répondit Adèle, allant et venant pour lui indiquer le chemin, et comme si, en même temps, elle eût craint quelque acte de désespoir de ma part; prenez ce sentier.

—Quel chrétien peut s'aventurer sur ces rochers où des chèvres grimperaient à peine, et veux-tu que je devienne aujourd'hui la pâture des poissons? demandait ma tante en montant toujours.

—Ne regardez point en bas et tenez-vous aux branches, disait sa fille; prenez garde à ce mauvais pas; c'est cela, venez.

—Je voudrais bien savoir ce que faisait l'écrivain en un pareil lieu, dit ma tante.

—Il dormait, répondit Adèle.

—En effet, ce lit de roches est très-commode pour faire la sieste, continua ma tante en arrivant à la place où nous étions.

—Je devrais bien te tancer d'importance, ajouta-t-elle en me prenant par le bras; n'as-tu pas un lit à la maison? et ne peux-tu pas voir de là, tout comme d'ici, le ciel et la mer, sans risquer de te rompre le cou et de te le faire rompre aux autres? Si pourtant le pied t'avait manqué, sainte Vierge! où en serions-nous? Va, tu mérites vraiment que tout le monde te traite comme un fou et que personne ne s'occupe de toi.

Et voyant que je l'écoutais en silence sans changer de position, elle se pencha vers moi, et, mettant ses mains sur ma tête, elle continua:

—Mais voyez comme il s'est arrangé les cheveux, et comme il est devenu pâle! avec cela il a pleuré, le pauvre garçon! Allons donc, simple que tu es, à l'Université tu auras beaucoup plus de distractions que nous n'en avons ici; mais qu'est devenu ton chapeau? je gage que le vent te l'a emporté: quand je dis qu'il n'est pas possible de te faire entendre raison; Jésus Dieu, quelle tête! Tiens, le voici, ton chapeau; ramasse-le, et allons nous-en, car la journée tire à sa fin.

Je me levai, pris mon chapeau, et fis quelques pas en chancelant.

—Je crois que tu dors encore, dit ma tante; allons, secoue-toi un peu, si tu ne veux pas rouler dans ces fondrières.

A cette expansion de tendresse de mon excellente tante je ne répondais que par monosyllabes, ou par quelque mouvement de tête, ou en faisant ce qu'elle souhaitait. Je savais que j'étais indigne de pareils témoignages de bonté, et, honteux de moi-même, je n'osais lever les yeux. Le regard d'indignation qu'Adèle m'avait adressé, et les paroles par lesquelles elle m'avait fait entendre que j'avais perdu son estime, me semblaient un arrêt aussi juste que terrible. En même temps la générosité dont elle usait à mon égard, la grandeur d'âme avec laquelle elle paraissait oublier devant sa mère l'offense qu'elle avait reçue, et l'intérêt compatissant qui l'avait portée à ne pas m'abandonner en ce fatal moment, mettaient le comble à ma confusion. Je la suivais en tremblant; une fois je fis effort sur moi-même pour lui demander d'une voix à peine intelligible si je pouvais espérer mon pardon, mais elle feignit de ne m'avoir pas entendu; et, depuis ce moment, elle eut soin de marcher à côté de sa mère, même dans les passages les plus difficiles. Et quand le sentier trop étroit l'obligeait de faire autrement, si elle me voyait derrière, elle passait aussitôt devant, de manière à mettre toujours sa mère entre nous deux.

—Vous êtes bien silencieux, nous dit ma tante quand nous fîmes près de l'ermitage; je crois que cette course pénible que vous appelez une promenade, n'aura profité à aucun de nous trois. Je vous dirai, quant à moi, que si j'ai quitté la maison très-alerte, j'y retourne tout à fait épuisé.

—Franchement, je me sens aussi très-fatiguée, mère, répondit Adèle.

—Ne t'avais-je pas dissuadé d'escalader cette maudite rampe, répliqua ma tante, et, enfin de compte, que t'a servi d'éveiller Manuel? Nest-il pas aussi endormi maintenant que quand tu l'as trouvé? Après toutes les peines qu'il nous a données, tu vois le peu de cas qu'il fait de nous, puisqu'il n'a pas même daigné nous adresser une parole.

—Je vous pris de me pardonner, car j'ai ce soir le cœur très-oppresé, dis-je en regardant la mère, mais en parlant surtout pour la fille.

—Sois sûr de ton pardon, mon fils, me dit ma tante, puisque tu le demandes si tendrement.

Nous gravissions alors tous les trois à la file un sentier resserré qui conduisait au petit plateau sur lequel est situé l'ermitage. Je laissai passer ma tante et Adèle, et comme celle-ci marchait derrière sa mère, je lui dis:

—Pardonnez-moi, Adèle, pardon.

—C'est à Dieu que tu dois le demander, et non à moi, répondit-elle.

—Nous avons fait le plus difficile du chemin, dis-je à ma tante quand nous arrivâmes à l'ermitage; maintenant le sentier est moins rude et va toujours en descendant; si vous me le permettez, je resterai ici jusqu'à l'heure du souper.

—Quand tu demandes quelque chose de si bonne grâce, me répondit-elle, on ne peut te le refuser. Mais tâche d'être exact.

Et je les vis s'éloigner sans qu'Adèle se retournât pour me regarder.

XI.

De la terrasse de l'ermitage Saint-Telme on découvre de tous côtés d'admirables perspectives. Jusque-là elles m'avaient toujours enchanté; maintenant je n'y faisais aucune attention. Je me considérais comme un homme qui, dès ses premiers pas dans la vie, au lieu de prendre une route sûre et ferme, s'engage dans une mare fangeuse, et qui, tout en cherchant à se sauver, ne fait que s'enfoncer et se perdre de plus en plus. En vain, dans l'après-midi de ce jour, avais-je fait ce qui dépendait de moi pour être seul, et étais-je allé pour cela me cacher entre des précipices, dans un lieu agreste et presque inaccessible; en vain avais-je cherché à éviter la rencontre d'Adèle, en ne répondant pas à sa voix quand je l'entendais retentir si près de moi: telle était la rigueur de ma destinée, que je ne pouvais même empêcher les autres d'interpréter en mauvaise part mes bonnes actions, et de me porter à leur insu à en commettre de répréhensibles. Pourquoi Adèle venait-elle me chercher? pourquoi s'était-elle trouvée tout à coup devant moi, caressant mon front, et me présentant plus belle que jamais, au sein de la solitude, la fleur de sa beauté? N'avais-je pas fui sa vue? n'avais-je pas fermé l'oreille à ses accents, malgré tout le charme qu'ils avaient pour moi? —Ah! m'écriai-je, je suis le mortel le plus infortuné qu'il y ait sur la terre.

(A continuer.)

Les Pilules du Dr. Colby sont mises en boîtes de 25.

NAISSANCES.

En cette ville, le 3 du courant, la dame de Louis Carle, Eor., marchand, une fille.
A St. Jean, le 6 du courant, Mde J. A. Turcotte, une fille.